

Ecopoétique en altitude

Que peuvent la poésie et la fiction face à la crise écologique ? Cette question traverse aussi l'écopoétique, cette discipline nouvelle qui s'intéresse de près aux rapports que la littérature entretient à l'environnement. Début de l'été, *Imagine* était au festival Le murmure du monde dans le Val d'Azun (Hautes-Pyrénées) où, entre un dialogue poétique avec des vaches et un atelier d'écriture en montagne, des auteurs et des artistes ont investi les territoires et fraternisé avec le vivant. Reportage.

D'habitude, les vaches de François et Benjamin Costé ont une vie plutôt tranquille. L'hiver, elles le passent au chaud, à la ferme. L'été, elles sont en estive au Col des Bordères, à plus de 1 000 mètres d'altitude, à deux pas du Parc national des Pyrénées. Prairies d'un vert éclatant, couvertes de fleurs alpines, pics enneigés sous le soleil de juin : le broutage, par ici, est plutôt paisible. Mais aujourd'hui, les sonnailles, les cloches traditionnelles qu'elles portent au cou, trahissent leur agitation. François est venu les chercher ce matin, alors qu'elles se trouvaient tout en haut d'une pâture. Il les a cornaquées vers le ruisseau qui serpente plus bas, non loin d'une grange en pierres à moitié écroulée. A bout de souffle, il tente de les contenir là, jusqu'à l'arrivée d'une foule humaine qui déboule bientôt d'un sentier. Les limousines dardent un œil curieux sur les bavards qui envahissent leur champ. Le face-à-face dure quelques

instants, puis c'est la débandade. Dans un tintamarre carillonnant, les bêtes s'enfuient vers un versant qui descend à pic et disparaissent du paysage. Les marcheurs rient. Ils sont venus pour une rencontre avec les vaches. Les voilà entre humains. Mais qu'importe. Leur attention est déjà captive d'une longue silhouette aux yeux clairs qui s'avance vers eux, carnet à la main, micro harnaché autour du cou. Ils se font une place dans l'herbe, en évitant les bouses.

Geneviève de Bueger est venue leur parler des vaches, et pas seulement de celles qui viennent de détalier en bas de la montagne. Il y a d'abord ce troupeau de blanc-bleu belges qu'elle a connu enfant, en Belgique. La maison familiale jouxtait un pré où des génisses paissaient, et elle raconte l'émotion que cette vision en apparence banale faisait surgir dans son cœur de petite fille. Et puis, il y a aussi les autres, « ces milliards d'êtres à jamais absents des prés, empaquetés à s'étouffer, à se rompre les os, le cou tordu vers le haut pour un peu d'air, nés en enfer, tétanisés ». L'audience est suspendue à ce texte qui mélange la tendresse à l'évocation des horreurs de la zootechnie. Impossible de rester indifférent à ces veaux qu'on arrache à leur mère, « sanglés au métal et nourris, quel paradoxe, de poudre de lait ». L'artiste belge, qui vit pour l'instant près de Prague, a eu l'idée de cette performance en suivant un master en écopoétique et création littéraire offert par l'université d'Aix-Marseille. Son récit, qui a vocation à être lu en compagnie des vaches, est « une invitation à se mettre en empathie avec cet animal », et à partir de là, à le



— Jean-Christophe Cavallin / Le murmure du monde

Une lecture originale de l'artiste belge Geneviève de Bueger au milieu des Limousines, histoire de se mettre « en empathie avec l'animal ».

connaître « autrement qu'à travers un savoir encyclopédique ». Telle est l'écriture écopoétique, précise-t-elle : « Elle témoigne de notre rapport aux bêtes, aux plantes, à la terre, à notre manière d'habiter les lieux et de communiquer avec le vivant. Elle dit ce nous avons en commun avec eux et fait place à une vérité intime. »

C'est à Mathilde Walton que l'artiste doit d'avoir pu présenter son texte au public pour la première fois. La jeune femme, qui suit le même cursus universitaire qu'elle, organise ce mois de juin un festival consacré à l'écopoétique dans cette vallée des Pyrénées orientales qu'elle visite régulièrement depuis son enfance, et où elle vit désormais. Organisatrice d'événements littéraires depuis de longues années, elle a découvert cette discipline avec Baptiste Morizot, un philosophe français pour qui la crise écologique est avant tout une crise de la sensibilité, « un appauvrissement de tout ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant », comme il l'écrit dans son essai, *Manières d'être vivant* (*Imagine* n°138). « Cette idée d'écopoétique me parlait intimement, raconte Mathilde Walton. Quand je me suis installée ici, je me suis dit : faisons venir des penseurs, des écrivains. Essayons de créer du sens dans cette période de bascule écologique. » Soutenue par l'énergie créative du master, elle imagine une programmation originale et ouverte sur l'extérieur. Dialogue poétique avec les vaches, pièce de théâtre immersive en forêt, atelier d'écriture

« L'écopoétique sert à développer une attention sensible à tout ce qui nous entoure »

Mathilde Walton, fondatrice du festival Le murmure du monde

en montagne : « Je voulais des temps de création, d'échange, d'écoute, de marche. Tout ce qui peut faire bouger des choses en nous. L'écopoétique, elle sert à ça : à développer une attention sensible à tout ce qui nous entoure. » Echappant de peu aux restrictions liées à la pandémie, le festival Murmure du monde se déroule dans plusieurs lieux, le long d'une route qui égrène des noms aux sonorités occitanes : Argelès-Gazost, Arras-en-Lavedan, Aucun, et tout au bout de la vallée, Arrens-Marsous, dernière étape avant les sentiers qui mènent au parc »

Perspectives

// Spécialisée dès sa création en 1994 dans la vente de livres en ligne, Amazon est aujourd'hui une multinationale qui a élargi ses activités (musique, médias, cloud...) avec 1,1 million d'employés à travers le monde, 386 milliards de dollars de chiffre d'affaires en 2020, 22 % de parts de marché en France... et une mise en cause permanente de ses pratiques (droit social bafoué, évasion fiscale, destruction du commerce de détail, lobbying...).

// Selon une étude de l'Observatoire de l'économie du livre, la production de nouveautés et de nouvelles éditions a pratiquement triplé en France entre 1982 et 2008. Le nombre d'exemplaires vendus a également explosé (300 millions en 1986, 445 millions en 2007).

// Un rapport de 2016 de l'ONG International Publishers Association, montre que deux pays dominent la production mondiale de livres aujourd'hui : la Chine (470 000 nouveaux titres imprimés en 2015) et les États-Unis (339 000 ouvrages). Viennent ensuite le Royaume-Uni (173 000) et la France (107 000). —



— Le murmure du monde

Un atelier d'écriture en altitude, pour reconnecter la littérature avec le monde vivant.

national des Pyrénées et à l'Espagne. Le paysage ravit les sens, avec ses torrents, ses pins accrochés qui partent à l'assaut des sommets et ses rapaces qui tournoient dans le ciel. Mais Mathilde Walton entend bien montrer que l'écopoétique ne se résume pas aux beaux paysages ; elle a prévu une lecture poétique dans la déchetterie locale, histoire que notre attention se porte également sur des versants moins enchanteurs de notre monde.

Le cœur battant de l'événement est un bistro-librairie situé à Arras-en-Lavedan, petit hameau de quatre cents âmes. « C'est ce lieu qui m'a inspiré le festival », insiste l'organisatrice, qui a réussi à mobiliser de nombreux habitants du coin autour de son projet. Logé dans une jolie maison blanche dotée d'une vaste terrasse, le Kairn a ouvert ses portes il y a quatre ans, porté par l'enthousiasme d'une femme à l'énergie contagieuse, Karine Depeyre. Grande, le visage souriant encadré par de longs cheveux bruns, cetteoureuse de la montagne rêvait depuis longtemps d'ouvrir un bistro-librairie. « J'ai d'abord pensé à un vieux moulin abbatial en Bretagne », s'amuse-t-elle. Le projet ne pouvant aboutir, elle devient, pendant vingt ans, gardienne de refuge en haute montagne.

« Les poètes et les écrivains ont désappris à écrire en habitants de la terre »

Jean-Christophe Cavallin, professeur de littérature

La maternité la fait redescendre en vallée, où elle finit par réaliser son rêve grâce à « ses petites économies d'écuriel ». « On me disait qu'une librairie ici, ça ne marcherait jamais. Et pourtant le succès a été impressionnant, il y avait un vrai besoin. Je voulais un lieu convivial, pas élitiste, et c'est exactement ce qui se passe », se réjouit-elle. Le Kairn se veut généraliste, même si ses rayons trahissent un intérêt prononcé pour les petits éditeurs, les cultures du monde et la nature. Pour Karine, un festival sur l'écopoétique, notion qu'elle a de son côté découverte avec le travail de l'universitaire gantois Pierre Schoentjes, était une évidence. « C'est intéressant de montrer que la littérature n'est pas une mondanité, qu'elle n'est pas quelque chose à part, pour des gens à part, et qu'elle peut arriver ici, en montagne. »

Dans le jardin de la librairie, on croise le poète Pierre Vinclair, à l'initiative d'un ouvrage collectif où les poèmes se font « tour à tour tombeaux pour la sauvagerie perdue et refuges pour les espèces à protéger ». Il est en conversation avec Pierre Ducrozet, dont le dernier roman, *Le grand vertige*, s'empare de la question de la crise climatique (*Imagine* n°145). Ils débattent de l'engagement en littérature, une question complexe pour Pierre Vinclair, car nous sommes tous acteurs de la crise écologique : « Nous utilisons des ordinateurs, nous prenons la voiture, l'avion. » Difficile donc de déployer des récits qui distinguent précisément les amis des ennemis, comme c'était le cas, par exemple, durant la Seconde Guerre mondiale. Avec ses poèmes consacrés à des espèces en voie de disparition, il fait, dit-il, un travail de captation de l'attention du lecteur ; il lui met le nez sur un animal dont il ne connaît souvent pas le nom, lui fait passer du temps avec lui, pour lui rappeler ce que la situation a de « pathétique et de malaisant ». Pierre Ducrozet pointe de son côté le pouvoir de la littérature, qui peut créer de nouvelles représentations, des fictions qui décentrent et reposent « chacun et chacune à une place nouvelle ». « La crise environnementale est aussi une crise de nos concepts. Ce qu'il faut, c'est remobiliser une machine collective à penser pour pouvoir faire émerger des solutions. »

Que peuvent la poésie et la fiction face à la crise écologique ? Cette question, Jean-Christophe Cavallin, professeur de littérature et un des fondateurs du master en écopoétique et création littéraire de l'université d'Aix-Marseille, y a longuement réfléchi. Le sujet est au cœur de son ouvrage sorti récemment, *Valet noir. Vers une écologie du récit*. Pour l'universitaire, la littérature a trop longtemps coupé les ponts qui la reliaient au monde, créant des « monologues strictement humains » et déployant l'illusion que les hommes n'avaient besoin que d'eux-mêmes pour subsister. « Les poètes et les écrivains ont désappris à écrire en habitants de la terre », observe-t-il.

2021

Le collectif d'artistes **Bez et la Monnaie Occupée**, occupe le théâtre royal de la Monnaie pendant deux semaines pour demander une réouverture du secteur culturel.

Le gouvernement bruxellois décide de bannir les **véhicules thermiques** de la capitale. Les voitures roulant au diesel seront interdites de circulation dès 2030. Celles roulant à l'essence le seront également dès 2035.

Le 15 juillet, des pluies diluviennes s'abattent sur la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg et l'Allemagne. Les **inondations** qui s'ensuivent font au moins 36 morts en Wallonie.

« Aujourd'hui, on attend des livraisons de vaccins pour lutter contre le virus. Mais il n'y a pas de vaccin contre le changement climatique. On peut attendre les livraisons pour l'éternité »

— Yann Arthus-Bertrand, photographe.

Rien de moins que l'avenir de nos enfants est en jeu. Nous sommes reconnaissants au tribunal pour le travail de pionnier qu'il a accompli ici »

— Serge de Gheldere, président de l'Affaire Climat, lors de la condamnation des autorités belges pour leur politique climatique insuffisante.

Mais aujourd'hui, le « dehors se rappelle à nous ». Le dérèglement climatique, les migrations, la toxicité de l'air, les pandémies font qu'il n'est plus possible d'oublier le monde. D'où la nécessité de réinventer des formes de littérature qui renouent avec le reste du vivant, et de réfléchir à une nouvelle « écologie des imaginaires », car l'imagination participe pleinement au travail de construction et de savoir sur le réel. « Contrairement à ce qu'avait affirmé George Bush, notre mode de vie est négociable. Il est intimement lié à notre mode de pensée. La littérature et la création ont un rôle essentiel à jouer pour imaginer d'autres formes de vie collective et d'autres versions du monde », souligne ce professeur passionné. Dans un présent pétri de désordres et de catastrophes, des mots pour réinventer notre manière d'habiter cette terre. —

Amélie Mouton

— lemurmuredumonde.com.

Retrouvez des liens vers tous les auteurs présents au festival et leurs ouvrages (Violaine Bérot, Julieta Canepa, Pierre Ducrozet, Camille Schmolli, Lucie Taïeb...), des podcasts, des classes de mots, de l'info sur l'écopoétique, etc.